de lui. Et par conséquent, ils ne font plus partie de la vie de la personne qu'ils rendaient malade. Nous avons retenu comme proposition de traduction en mwan « ils quittent derrière lui ».

## 5. Conclusion

Cette étude assez brève nous a permis de faire connaissance avec le peuple mwan de Côte d'Ivoire, qui, à l'image de beaucoup d'autres peuples d'Afrique, croit non seulement en un Dieu unique, mais aussi en une diversité de divinités.

Le plus grand intérêt de cette étude a été de mettre en relief l'importance de la connaissance, non seulement des langues bibliques (dans ce cas le grec), mais surtout celle de la langue dans laquelle une traduction est faite. Pour communiquer la Parole de Dieu d'une manière dynamique et pertinente, le traducteur doit nécessairement comprendre sa culture et sa langue, afin de choisir les mots et expressions idiomatiques appropriés qui donneront à sa traduction un aspect plus naturel.

# Écriture arabe, politique religieuse et associations bibliques en Afrique de l'Ouest

Première partie : contexte

Andy L. Warren-Rothlin

L'auteur est conseiller en traduction de l'ABU basé à Jos, Nigéria et à N'Djaména, Tchad. Il est titulaire d'un doctorat en hébreu de l'Université de Cambridge.

Au cours de mon travail avec plusieurs projets de traduction de la Bible dans des langues des peuples islamisés au Nigéria, au Niger, au Cameroun et au Tchad (surtout le hausa, le fulfuldé, le kanuri et l'arabe), j'ai été confronté à plusieurs questions complexes concernant l'emploi de l'écriture arabe pour les langues d'Afrique, c.-à-d. l'écriture عَجَمِي *aʿjamī* ou *l'ajamiyya*. L'importance de l'écriture arabe pour la présentation de la Bible aux lecteurs musulmans est incontestable, et nous avons vu quelques grandes avancées récentes en matière informatique qui facilitent la conversion de l'écriture romaine en écriture arabe et la mise en page avec un minimum de compétences spéciales. Néanmoins, certains facteurs sociopolitiques font de la promotion de l'écriture arabe et de son emploi par les associations bibliques, et en premier lieu par les Alliances bibliques nationales, un sujet de grande controverse.

Cette première partie tient lieu d'exposé sur l'histoire de l'emploi de l'écriture arabe en Afrique de l'Ouest et sur quelques-unes des questions sociolinguistiques générales. La seconde partie, qui sera publiée ultérieurement, traitera de la pertinence de ces questions pour le travail des associations bibliques.[1]

## 1. Histoire de l'emploi de l'écriture arabe en Afrique de l'Ouest

A partir du 10e siècle, les échanges commerciaux ont apporté l'islam, l'arabe et l'écriture arabe le long des deux côtes de l'Afrique. C'est ainsi que la région du *Sahel* et la langue *swahili* tirent toutes les deux leur nom du mot arabe ساحِل *sāḥil*, pl. سَواحِل *sawāḥil*, « côte ». Les influences islamiques se sont accrues sous les Almoravides (d'où le nom marabout) aux siècles suivants, dans les empires du Ghana, de Kanem-Bornu, du Mali et des Songhaïs du 11e au 17e siècle, surtout dans la floraison de la science islamique aux alentours de Tombouctou du 12e au 13e siècle. Quelques nouveautés sont venues avec l'expansion des confréries aux 18e et 19e siècles, et dans le *djihad* foulani sous *Cheikh ʿOthman dan Fodio* (1804-1808). Alors, tout comme le latin au Moyen Age européen, l'arabe devint la langue de tous les écrits religieux, juridiques et scientifiques de l'Afrique de l'Ouest, et il donna ainsi un grand nombre de termes aux langues africaines.

Même si d'autres régions de l'Afrique ont leurs systèmes d'écriture indigènes comme le *tifinagh* (berbère), l'éthiopique et *l'osmania* (Somalie), l'Afrique de l'Ouest n'atteste que quelques traditions peu répandues comme l'écriture secrète des maisons royales, etc.[2] Par la suite, l'écriture arabe devint vite le seul système d'écriture utilisé pour les langues des trois familles linguistiques majeures :

| | |
|---|---|
| *Afro-asiatique :* | hausa (Tchadique) et tamachek (Berbère) |
| *Nilo-saharien :* | kanuri-kanembou-zaghaoua (Saharien) et les langues songhaï |
| *Nigéro-congolais :* | fulfuldé-wolof (Atlantique-Congo), mandinka-djahanka-bambara-djoula (Mandé-Manding), soninké (Mandé-Samogo), yoruba (Bénoué-Congo) et kiswahili-comorien (Bantou) |

C'est ainsi que tous les textes classiques anciens de la littérature religieuse en fulfuldé, hausa et swahili ont été transmis en écriture arabe, y compris les poèmes fulfuldé de *ʿOthman dan Fodio* (qui avaient été traduits en hausa jusqu'au milieu du 18e siècle), et le poème swahili *Al-Inkishafi de Sayyid Abdalla.* Néanmoins, *l'ajami* a trouvé sa diffusion la plus répandue en Afrique de l'Ouest dans les *kabbé* fulfuldé, qui se liaient parfois avec des croyances et des pratiques ésotériques et furent donc soumis à la répression sous le *djihad* conservateur. Finalement, malgré ses propres compositions fulfuldé si bien connues, le califat du *Cheikh ʿOthman* a en grande partie remplacé le fulfuldé par l'arabe.

[1] Cet article se base sur un autre publié en anglais dans *The Bible Translator* (janvier, 2009), qui met l'accent sur la situation nigériane et contient une bibliographie plus détaillée. Deux contributions utiles en français sont : M. Alio, « La place des documents en langue arabe dans l'histoire du Niger », *Mu kara Sani* 10.1 (2002) 98-110 ; S. Tazi-Sadeq, Le bruissement du Calame : Histoire de l'écriture arabe, Paris : Éditions alternatives, 2002.

[2] Mais voir aussi par ex. les gravures songhaï près de Kidal, Mali, http://fr.wikipedia.org/wiki/Sonrha%C3%AF.

Au début de la période coloniale, l'arabe était la langue de presque toutes les communications officielles écrites, tandis que les grandes langues régionales servaient de moyen de communication orale :

> Au fil du temps, l'arabe est devenu, à la faveur de son usage dans les domaines culturel, administratif, économique et religieux, du foisonnement des écoles coraniques et des instituts d'enseignement et du nombre considérable des savants et des écrivains, la première langue de l'Afrique, sachant que cet idiome s'est répandu non seulement dans l'ouest et le centre du continent, mais également dans l'est et le nord. En d'autres termes, l'arabe est devenu l'unique langue commune à tous les peuples de l'Afrique qui permettait la communication non seulement entre les communautés islamiques mais également entre les Africains, notamment dans les domaines social, politique et commercial.[3]

Au fil des ans, le français remplaça l'arabe écrit ainsi que les langues africaines parlées dans la vie publique. Même là où on écrivait les langues africaines, les besoins de la communauté internationale linguistique et des officiers coloniaux sur place forcèrent le choix de l'écriture romaine :[4]

> Les langues africaines écrites … adoptaient l'alphabet arabe. Aussi le caractère coranique arabe est-il devenu un autre moyen de communication entre les peuples parlant ces langues écrites. Ce fut le cas jusqu'à l'avènement de l'ère de la colonisation où le caractère arabe fut l'objet d'une campagne qui égale en férocité celle menée contre la langue arabe et l'enseignement coranique. C'est ainsi que le caractère latin fut imposé à ces peuples qui avaient, pendant plusieurs siècles, transcrit leurs langues en caractère arabe.[5]

## 2. Distribution de l'écriture arabe en Afrique de l'Ouest

De nos jours, même si elle est illisible pour presque tous les non-musulmans, et peut-être pour une grande partie des musulmans eux-mêmes aussi, l'écriture arabe apparaît dans toute une gamme de contextes différents en Afrique de l'Ouest, surtout dans les domaines du commerce international, de l'islam rural pauvre, et de l'islam urbain prosélyte.

L'écriture arabe se voit le plus souvent dans les noms, arabes ou autres, des produits domestiques. Quelques-uns d'entre eux sont produits en Afrique de l'Ouest pour l'Afrique de l'Ouest, comme le lait ونادا *Dano* et ايدنلوه *Hollandia*, les flocons de maïs et les biscuits وكسان Nasco, l'eau minérale كتلفل La Voltic et le jus de pomme نَس ي ربا ك *Capri-Sonne*. D'autres sont produits ailleurs mais prévus en premier lieu pour le Moyen-Orient, comme le lait راتسكال *Lacstar Prolac* de la France, le beurre نديزيرب *Président*, la mayonnaise يڤلاك *Calvé*

[3] A. Ouedghiri, « La langue arabe dans l'Afrique subsaharienne : passé, présent et futur », http://www.isesco.org.ma/francais/publications/Islamtoday/20/P6.php
[4] Pour le wolof, voir F. Ngom, « Ajami Scripts in the Senegalese speech community » (article non publié).
[5] A. Ouedghiri, *Ibid.*

et le couscous وسكسك [sic !] SIPA. D'autres sont importés du Moyen-Orient, comme le Coca-Cola الوك اكوك, la pâte dentifrice پا سولك *CloseUp* et les couches زربمابلبماجو رتكورب *Procter et Gamble Pampers*, et les produits de رصموكسب *Biscomisr* de l'Égypte, ەميد *DeemaH* et رودنج *Gandour* de l'Arabie Saoudite, et de وكتبم *Meptico* du Liban. Les noms de beaucoup de ces produits sont dérivés de l'anglais (par ex. « *CloseUp* ») ou du français (par ex. « *Président* ») et contiennent des sons inconnus à l'arabe littéraire (par ex. *p, g, v, zh, tch*). Dans ces cas, on trouve des formes modifiées des lettres arabes (tout comme l'emploi des diacritiques ou des « caractères spéciaux » pour l'adaptation de l'alphabet romain aux langues de l'Afrique de l'Ouest). Là où il n'existe pas encore de conventions pour l'emploi de l'écriture arabe, ces lettres modifiées peuvent parfois suggérer des possibilités pour l'orthographe des langues africaines aussi.

La langue arabe elle-même se trouve sur les étiquettes de ces produits. En premier lieu, il y a le حالل halaal omniprésent, qui indique qu'un produit est licite ou acceptable à la consommation des musulmans. Mais on trouve l'arabe dans les listes d'ingrédients aussi, dans le mode d'emploi, etc. Néanmoins, il n'y a que peu d'arabophones en Afrique de l'Ouest qui achètent des produits si chers, et très peu d'entre eux, probablement, lisent les étiquettes, comme le montrent les erreurs simples qui peuvent s'y trouver.[6] C'est peut-être le contraire dans le cas des sous-titres arabes des films américains qui passent sur les chaînes câblées du Moyen-Orient et sur les DVDs piratés qui se trouvent dans presque chaque petit village. Je suppose que l'attention des petits enfants (dont la plupart ne comprennent pas l'anglais) est parfois détournée de l'action à l'écran vers les lettres au bas de l'écran qu'ils ont apprises à l'école coranique.

Puis il y a les emplois de l'écriture arabe qui sont purement islamiques, comme les panneaux des mosquées, des écoles coraniques et d'autres institutions,

[6] *Nasco* écrit « vanille » avec une fausse lettre *v*, *La Voltic* orthographie mal « eau minérale », et le beurre *Oldenburger* imprime parfois les lettres arabes de gauche à droite !

les textes coraniques ou les slogans islamiques sur les autocollants des voitures ou peints sur les camions. Ces slogans se trouvent de plus en plus souvent affichés partout au Sahel par les sociétés de دَعْوَة *da'wa*, « mission », comme la *Nasrul llahi il-fathi Society of Nigeria* (par ex. وَبِلَّاهِ تَوْفِيق *wabilahi taofeek*, « avec Dieu le succès », ما شاء الله *maa sha' Allah*, « ce que Dieu veut », الله أكبر *Allah akbar*, « Dieu est plus grand »), et, surtout au Tchad, des panneaux routiers et des panneaux de santé publique sur le sida.

L'hausa en écriture arabe (« *ajamin Hausa* ») reste un moyen de communication important au Nigéria et au Niger. Il est utilisé sur les étiquettes de certains produits (par ex. بَ يَغِ بَ *Ba giya ba*, « non alcoolisé » sur *Royal Malt*), sur les panneaux portés par les mendiants sourds-muets, sur les panneaux des toilettes publiques et dans des lettres personnelles. Les emplois purement islamiques comprennent en premier lieu les commentaires coraniques interlinéaires vendus devant toutes les mosquées. Il existe aussi une littérature abondante, notamment un journal hebdomadaire الفِجر *Al-Fijir* et une colonne régulière dans le magazine bilingue anglais-hausa البُهْرَان *Al-Buhran*. Bien sûr, au Nigéria comme en Gambie et ailleurs, la distribution la plus vaste de *l'ajami* passe par le support du billet de banque, même si la majorité de la population ne sait pas le lire et pense à tort que c'est de l'arabe.[7] *L'ajamiyya* fulfuldé apparaît dans une autre forme encore, ce sont les informations vétérinaires sur la santé bovine.

Il convient enfin de parler de l'alphabétisation. L'alphabétisation en écriture arabe se fait en premier lieu dans des contextes islamiques, en dehors de l'éducation formelle gouvernementale, et par conséquent, ceux qui ne savent lire que l'écriture arabe sont souvent classés comme analphabètes et exclus des statistiques officielles d'alphabétisation. C'est une situation paradoxale au vu des progrès réalisés, ces dernières années, dans la publication de documents de grande qualité pour l'enseignement de l'arabe qui remplacent peu à peu les petits traités de جُزْءُ عَمَّ *Juz Amma*, utilisés dans les écoles coraniques. Il y a aussi des syllabaires en *ajamin* hausa, mais ils sont le plus souvent utilisés comme voies d'accès à l'arabe standard.[8]

Ce bref aperçu montre combien l'écriture arabe est diversifiée. Ce que l'on peut constater, c'est que, en règle générale, les traditions anciennes de *l'ajami* sont sur le déclin. Leur style d'écriture *maghrébine* des corans de l'édition Warsh cède la place aux polices modernes numériques. Les mouvements théologiques qui les ont maintenues depuis des siècles ressentent une certaine pression de la part des formes plus internationales de pratiques et de croyances islamiques. Mais de telles tendances représentent la norme dans le champ du développement des langues et de la traduction de la Bible. On sait très bien que les langues minoritaires sont sur le déclin dans le domaine public partout en Afrique de l'Ouest, et qu'elles

[7] Wole Soyinka « Is it incidental that the other language on our national currency is Arabic? », 16 octobre 1998, http://allafrica.com/stories/200703070575.html.

[8] Par ex. Y. Amudani, *Koyi da Kanka Harsuna uku : Turanci da Hausa da Larabci*, Kano : Ayab General Enterprises, 2001, une série de syllabaires sur plusieurs niveaux, disponibles en français et en anglais.

cèdent la place, au marché, à l'école, à l'Église, aux langues véhiculaires. Mais cela ne veut pas dire que ces langues soient menacées — c'est à la maison que leur emploi est assuré. De la même façon, l'écriture arabe minoritaire est partout sur le déclin dans la vie publique, et elle cède la place dans les sociétés, les institutions et même dans les écoles islamiques à l'écriture romaine. Mais cela ne veut pas dire que l'écriture arabe soit menacée — c'est à la mosquée que son emploi est assuré.

## 3. Questions sociolinguistiques

Tout ce qui précède reflète un environnement religieux, politique et économique très complexe, entrecoupé d'un grand nombre de questions sociolinguistiques, notamment les attitudes envers la langue et l'écriture arabes, le problème de digraphie, voire l'existence des formes alternatives en usage pour l'écriture arabe.

### 3.1 Attitudes envers l'arabe

Les attitudes islamiques envers la langue et l'écriture arabes dérivent en grande partie de celles des Juifs envers l'hébreu, ce qui se reflète déjà dans la Bible (voir Néh 13.23-25 ; 1 Cor 14.21-22). Pour la plupart des musulmans, l'arabe est la seule langue de Dieu, d'Éden et du ciel, de la révélation, de la prière et du *Coran*. C'est la seule langue qui peut être utilisée pour les rituels consistant à boire l'encre dissoute d'un texte coranique (hausa *rubutu*, fulfuldé *mbindi*, kanuri *ruwu*). La qualité du *Coran* réside autant en sa langue qu'en son sens, ce qui le rend intraduisible — il est à réciter dans l'arabe original. Tandis que les chrétiens ont considéré, en des temps et des lieux différents, le grec, le syriaque, le russe ou le latin comme langues sacrées, et que les Juifs ont tenu à l'araméen, à l'arabe, au yiddish et au ladino, les musulmans pour leur part n'ont jamais accepté de rival à l'arabe. L'ISESCO, l'équivalent islamique à l'Unesco, décrit l'arabe ainsi :

> Réceptacle de la culture islamique, la langue arabe est le meilleur outil pour assimiler le sens des préceptes de l'islam. C'est également la seule langue au monde qui soit organiquement liée au substrat religieux. Langue de l'islam, elle l'est aussi du saint Coran et du prophète Mohammed, paix et salut sur lui. La langue arabe était également parlée par les compagnons du prophète, qu'Allah les agrée, ceux-là même qui ont façonné l'histoire de l'islam et conquis les contrées les plus lointaines pour prêcher la parole de Dieu. Le patrimoine arabo-islamique, moulé dans cette langue, a été le fait d'illustres savants de la *oumma* arabo-islamique. Le fait que la plupart d'entre eux n'étaient pas arabophones ne les avait pas empêchés de composer dans un arabe raffiné les plus belles œuvres maîtresses de la civilisation islamique.[9]

[9] « Projet de l'ISESCO pour la transcription des langues africaines en caractère arabe », http://www.isesco.org.ma/francais/publications/AvlngArabe/P2.php.

### 3.2 L'orthographe rend autocrate

On dit que « Une langue est un dialecte possédant une armée et une marine », c'est-à-dire que son statut national confère un statut de « langue » à ce qu'on aurait pu définir comme un « dialecte ». De la même manière, on pourrait dire « Une langue est un dialecte avec son propre système d'écriture ». Même là où une langue unit les peuples, les systèmes d'écriture peuvent les diviser. Par exemple, la langue internationale du Moyen Age européen était l'arabe, mais les musulmans l'écrivaient en lettres arabes, les chrétiens en lettres romaines et les Juifs en lettres hébraïques ! Si une langue peut définir un peuple, mais aussi à plus forte raison, un système d'écriture. Depuis l'exil, les Juifs ont toujours utilisé les lettres hébraïques, que ce soit pour l'hébreu, l'araméen, l'allemand (yiddish) ou l'espagnol (ladino). Le « choc des civilisations » de nos jours se reflète beaucoup moins dans les langues[10] que dans les systèmes d'écriture !

La plupart des musulmans considèrent l'écriture arabe comme aussi sainte que la langue arabe elle-même, et ils voient dans chaque lettre des qualités cachées, mystiques. **A part l'arabe lui-même, l'écriture arabe est le seul moyen acceptable de la communication religieuse**, même si les musulmans acceptent d'autres formes de communication en français ou en anglais. Certains Hausas et Foulanis en Afrique de l'Ouest sont plus choqués en voyant leurs langues écrites en lettres romaines (ce qu'ils appellent *karfeeje kefeero*, « lettres païennes ») que nous, lorsque nous voyons le nom du produit Coca-Cola écrit en lettres arabes : الوك الكوك. Dans les deux cas, il ne s'agit pas seulement d'un choc des langues ou d'un choc des systèmes d'écriture, mais d'un choc des idéologies respectives. Par contre, des textes présentés en écriture arabe peuvent attirer un intérêt inattendu. Récemment, une Camerounaise aurait mémorisé un dépliant sur le sida simplement parce qu'il était écrit en lettres arabes !

En plus de cette dévotion religieuse à l'écriture arabe, les communautés de l'Afrique de l'Ouest connaissent une pression croissante de la part de *l'Organisation islamique internationale pour l'Éducation, les Sciences et la Culture* (ISESCO), qui promeut un emploi particulièrement puriste de l'écriture arabe pour d'autres langues, fondé sur le principe que les lettres arabes ne doivent pas être utilisées pour représenter un son autre que celui qu'elles ont en arabe standard (ce qui va à l'encontre de plusieurs siècles de traditions hausa et fulfuldé). A l'opposé, un certain nombre de communautés au Niger, au Tchad, au Darfour rejettent l'écriture arabe comme symbole culturel des Arabes eux-mêmes, et préfèrent pour leurs langues l'écriture romaine comme notation neutre et « internationale ».

### 3.3 La digraphie divise

La digraphie, c.-à-d. l'emploi simultané de deux systèmes d'écriture pour une langue, divise une communauté. C'était le cas de l'arabe érudit au Moyen Age décrit plus haut, mais aussi du hindi-urdu (écriture dévanagari pour les hindous

[10] Ainsi S. P. Huntington, *Le choc des civilisations*.

de l'Inde et écriture arabe pour les musulmans du Pakistan) et du serbo-croate (écriture cyrillique pour les Serbes de l'Église orthodoxe orientale, écriture romaine pour le Croates catholiques et, jusqu'au début du 20e siècle, même écriture arabe pour les Bosniens musulmans).

La promotion coloniale, gouvernementale et missionnaire de l'écriture romaine pour les langues des communautés islamiques (comme les Hausas et les Fulanis) a fait de l'écriture arabe, qui était auparavant un moyen standard de l'alphabétisation indigène, une marque omniprésente de la mondialisation (produits importés) d'une part, et un puissant symbole religio-culturel de l'islam de l'autre. Loin d'unifier les nations multilingues autour d'un système d'écriture, il se peut qu'une telle politique aggrave la division entre les communautés islamiques et chrétiennes, qui préfèrent respectivement l'arabe et le français.

### 3.4 Alternatives de l'ajami

Une langue peut employer deux systèmes d'écriture (digraphie) et aussi plusieurs variétés de chaque système. Cette variété se manifeste assez fréquemment dans l'emploi de l'écriture romaine dans la région, par exemple quand une langue trans-frontalière suit à la fois des conventions francophones (par ex. *ch, r, é, è*) et anglophones (par ex. *sh, gh, e, ɛ*), ou quand certaines voyelles sont écrites par une Église avec des points souscrits (*ẹ, ị, ọ, ụ*) et par une autre avec des caractères spéciaux (*ɛ, ɪ, ɔ, ʊ*). Même l'emploi de l'écriture arabe, qui dure déjà depuis une dizaine de siècles, est sujet à de telles incohérences régionales et sectaires. Il s'agit surtout de celle entre l'islam traditionnel (« *Tijani* »), qui préfère l'écriture carrée maghrébine et l'édition coranique minoritaire de l'Imam Warsh, et l'islam international sunnite, qui préfère l'écriture égyptienne *naskhie* de l'arabe standard et l'édition coranique standard de l'Imam Ḥafṣ. Les différences principales concernent l'emploi des diacritiques sur *f* (ف/ڢ), *q* (ق/ڧ) et *n* final (ن/ں) ; la forme du *k* final (ك/ک) et l'emploi du symbole d'infléchissement « *imāla* » pour indiquer une voyelle *é* (généralement avec *alif* suscrit et *alif maksoura*). Ceux-ci, ajoutés à la forme graphique, peuvent rendre un texte illisible pour une personne habituée à l'autre style.

Les langues de la région n'ont jamais connu des normes pour l'emploi de l'écriture arabe. Mais actuellement, l'islam sunnite et l'initiative de l'ISESCO visent à l'emploi généralisé des normes de l'arabe standard, ce qui provoque une certaine tension par rapport aux traditions historiques, bien qu'incohérentes des langues de l'Afrique de l'Ouest. Il y a même une certaine tension par rapport aux analyses linguistiques des filiales de la SIL.[11] D'autres normes incompatibles sont

[11] L'histoire du travail de l'UNESCO ainsi que de l'ISESCO dans ce domaine est racontée dans M. Chtatou, *Using Arabic script in Writing the Languages of the Peoples of Muslim Africa*, Rabat : Institute of African Studies, 1992. Les rencontres clés étaient un « Séminaire national sur l'utilisation de l'alphabet arabe dans la lutte contre l'analphabétisme » (Bamako, 21-26 juillet 1986) financé par le BREDA (Bureau Régional d'Éducation pour l'Afrique) de l'UNESCO et le gouvernement du Mali et décrit dans le « Rapport général du séminaire atelier sur l'élaboration d'un système unifié de transcription du songhoy en caractères arabes, du 14 au 19 mars 1987, Bamako » ; un atelier de suite sur les normes pour le fulfuldé et le songhaï (Bamako, 9-14 mars 1987) ; un atelier sur les normes pour le pulaar et le wolof (Dakar, 16-21 mars 1987) financé par le gouvernement du Sénégal et un atelier sur les normes pour le hausa et le zarma (Konni, 21-25 mars 1987) financé par le gouvernement du Niger.

proposées par le *Projet d'harmonisation du fulfuldé* de la SIL, le *Ministère chrétien commun en Afrique de l'Ouest* (MICCAO), des ONGs comme la *Société Africaine d'Éducation et de Formation pour le Développement* (SAFEFOD) au Sénégal et l'*Association pour la Promotion de l'Élevage au Sahel et en Savane* (APESS), et même des institutions académiques comme l'*Institut National des Langues et Civilisations Orientales* (INALCO) à Paris. La *Direction de la Promotion des Langues Nationales* (DPLN) du Tchad elle-même vient d'approuver un « Alphabet national en caractères arabes » comme norme officielle. Par conséquent, certains sons non arabes comme *ɓ, y, ng, ny, p, ch, zh, e, o* etc. s'écrivent de plusieurs manières différentes à travers la région, même si c'est pour une même langue ou pour des langues avoisinantes, chevauchantes ou apparentées.

C'est dans ce contexte sociolinguistique si complexe que les associations bibliques en Afrique de l'Ouest devront apprendre à préparer des publications bibliques en écriture arabe, surtout pour les lecteurs musulmans. Dans la deuxième partie de cet article, nous considérerons l'histoire de l'emploi de l'écriture arabe par les associations bibliques, ainsi que quelques problèmes et facteurs contraignant le progrès dans ce domaine qui sont internes à nos associations.

## Attitudes et politiques linguistiques des églises et des gouvernements d'Afrique

Dieudonné P. Aroga Bessong

Dieudonné P. Aroga Bessong est Conseiller en Traduction de l'ABU pour le Cameroun et le Gabon.

### 1. Problématique

Les attitudes sont des réactions cognitives fondées sur des croyances par rapport à un objet (Muthwii et Kioko, 2004[1]) ou des perceptions en termes de jugements portés à son sujet. Notre réflexion ici concernera de telles réactions ou perceptions que les Églises et les gouvernements d'Afrique ont par rapport aux politiques linguistiques et aux attentes des populations locales.

Du point de vue sociolinguistique, les politiques linguistiques adoptées par les églises représentent une poursuite de l'initiative missionnaire, que viennent limiter les options des administrations publiques. Pour leur part, celles

L'ISESCO elle-même organisa deux colloques, « Standardisation de l'utilisation du pulaar/fulfulde et zarma/songhoy » (Bamako, 11-14 novembre 1987; Rabat, 11-13 mars 1988).

[1] Margaret J. Muthwii and Angelina N. Kioko (eds), *New Language Bearings in Africa*, Cleveland : Multilingual Matters, 2004.